

Joseph Malègue, sa vie, son œuvre (1876-1940)



Par le Père Guillaume de MENTHIÈRE

Et Vianney Colin (promotion 2004) pour la section « Malègue à Stan »

Qui est Joseph MALÈGUE ?

Il est toujours difficile de démêler la part d'autobiographie que chaque auteur, consciemment ou non, incorpore à son œuvre. Connaître quelques éléments sur la personnalité de Joseph Malègue conduit-il à une meilleure intelligence de son roman Augustin où le Maître et là ?...

Ce que la Lorraine est à Barrès, l'Auvergne l'est à Malègue. La profonde imprégnation d'une vie provinciale marque les deux auteurs. Leurs œuvres sentent bon le terroir. On ne s'étonne pas que Joseph Malègue né à La Tour-d'Auvergne le 8 décembre 1876 ait su si bien décrire les hautes terres du Cantal, la rude sagesse paysanne, la petite bourgeoisie rurale de quelque préfecture reculée. Il y a du solide et de l'éruptif dans la langue même de ce natif du pays des volcans. Les roches de basalte ne fourniront-elles pas le titre de son deuxième roman : Pierres Noires ?

Consubstantiel à cet enracinement est l'ambition sociale, le profond désir de s'élever au-dessus de sa condition par les études et le travail. Ce qu'il y a de Rastignac chez Augustin Méridier est-il le reflet du

jeune Joseph ? Après ses humanités au Lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand (1888-1892) Malègue monta, en effet, à Versailles au collège eudiste Saint- Jean-de-Béthune (1892-1895). Reçu au baccalauréat avec la mention très bien, il poursuit son ascension en intégrant le collège parisien Stanislas (1895-1897). La république reconnaît déjà ses prédispositions littéraires en lui octroyant un premier accessit au Concours général de composition française en 1896. Il obtiendra dans la foulée une licence ès lettres.

Ses premiers succès scolaires sont contrariés par une grave pleurésie qui le contraint à retourner en Auvergne pour se soigner. Le souvenir des villes de cure (la Bourboule) ne colore-t-il pas les descriptions du sanatorium de Leysin où son héros, Augustin Méridier, terminera sa vie ?

Cette santé délicate ne permettra jamais à Joseph Malègue d'atteindre le faite de l'élévation universitaire qui lui semblait promis. Elève au Lycée Henri-IV (1899-1901), il échouera par deux fois au concours d'entrée à la prestigieuse Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm. Son héros Augustin y entrera pour lui. Vengeance d'auteur sur un injuste destin ? Durant ces années dans le quartier latin, Malègue subit les influences de professeurs illustres (Victor Delbos, Emile Boutroux, Henri Bergson) et se lie avec quelques camarades de promotion devenus célèbres (Jérôme Carcopino, René Le Senne, Robert Hertz). Mais c'est surtout Jacques Chevalier qui demeurera son ami et son soutien fidèle. C'est à lui que nous devons un portrait de Malègue, jeune étudiant « désaccordé avec le gabarit normal », doué d'une « foi ardente et un peu inquiète » plongé dans cette « sorte de mélancolie répandue sur tous ses traits, mélancolie profonde née peut-être de ce désaccord plus ou moins confusément ressenti, qui le rendit toujours inapte aux succès scolaires et écartait de lui les hommages dont notre monde insouciant est prodigue [1] ... ». Faut-il rapprocher la mélancolie de l'auteur de cette sorte de « tristesses qui n'aiment pas à être consolées [2] » dont Augustin semble être enveloppé, drapé superbement dans un manteau d'angoisses morales et métaphysiques ?

Bloqué dans sa carrière littéraire, amené à côtoyer les hôpitaux, Joseph Malègue pense un temps à une carrière médicale. De 1902 à 1904, il se livre à l'étude de la physique, de la chimie, des sciences naturelles, avant de bifurquer sur un parcours juridique qui le mènera jusqu'au doctorat en droit obtenu en 1912. Si l'on ajoute à cela qu'il doit pour subvenir aux frais de ses études, exercer les fonctions de précepteur d'une riche famille, qu'il obtient un diplôme de géographie en 1910 et qu'il séjourne à Londres (1911-1912) pour la rédaction de sa thèse sur le travail casuel dans les ports anglais, on obtient un tableau presque complet de l'étonnante palette de compétences et d'intérêts qui caractérisent notre auteur. On comprend mieux l'assertion laconique de son épouse : « Tout l'intéressait » [3]. A n'en pas douter sa prose se ressent de cette bienveillante polyvalence : philosophie, droit, économie, sciences, théologie, médecine, pédagogie, langue étrangère, sociologie, géographie, tout concourt à la production d'une œuvre littéraire foisonnante et nourrie.

Couronné d'un prix pour ses travaux juridiques, il prête serment d'avocat en 1913. Mais la guerre de 1914 le conduit à un poste d'infirmier à Issoire (1915), où ses compétences médicales sont saluées, puis à une fonction de secrétaire à l'Etat-major (1916) et enfin à une mission administrative à Londres (1917). C'est dans la capitale anglaise qu'il se liera avec le général vicomte Louis de La Panouse [4] (1863-1945) devenant jusqu'en 1919, le précepteur de ses enfants. On retrouvera nombre de ces éléments chez Augustin : fréquentation de milieux huppés, fonction de précepteur, séjour à Londres...

Un projet avorté de journalisme à Londres, l'ambition de préparer l'agrégation en droit, le métier d'avocat qui ne lui convient aucunement : l'entre-deux-guerres laisse Joseph Malègue profondément désespéré. En 1921 il a déjà 45 ans et apparaît comme un étudiant attardé, un touche à tout souffreteux qui n'a su s'établir en aucune situation. C'est sur recommandation qu'il obtient finalement un poste de professeur dans l'Ecole normale d'instituteurs de Savenay, en Loire-Atlantique. Il y demeura de 1922 à 1927. Ressentie comme un échec (« échouer à Savenay c'est pour moi une vie gâchée » [5], disait-il) cette stabilisation professionnelle lui permet de rencontrer dans les cercles de la jeunesse catholique nantaise la brillante Yvonne Pouzin (1884-1947), première femme de France à devenir médecin des hôpitaux. Il l'épouse le 29 août 1923. Le couple s'installe dans une vaste maison à Nantes.

Yvonne n'est pas seulement une épouse attentive qui peut jouer les infirmières auprès de son mari à la santé si délicate. Elle est aussi d'une intelligence vive et intuitive qui discerne vite le goût et le talent de son époux pour la littérature. Elle aménage tout pour que Joseph puisse se consacrer entièrement à la rédaction de sa grande œuvre, l'incitant même à quitter son poste de professeur pour se livrer à l'écriture. A n'en pas douter l'accouchement fut laborieux. Ce n'est qu'en 1930 que Malègue put remettre enfin à son ami Jacques Chevalier le manuscrit du roman qu'il portait depuis neuf ans au moins et dont les premières ébauches remontent peut-être même à 1912. Mais qui voudrait en cette période de crise économique prendre le risque de publier ce texte volumineux au titre énigmatique d'un auteur inconnu et déjà âgé sur un sujet fort peu publicitaire ?... Devant le refus à peine poli des grands éditeurs, Malègue dut se résoudre à financer lui-même les trois mille exemplaires de la première édition d'Augustin ou le Maître est là qui parut le 22 février 1933.

Le succès, improbable, fut au rendez-vous. De 1933 à 1966 (et maintenant à 2014 !) on ne compte pas moins de onze rééditions. On parle de quelques 85 000 exemplaires en tout. Mais plus important encore que cette carrière commerciale, il y eut la convergence des plus grands éloges venant de toutes parts. Les critiques saluèrent en Malègue un grand de la littérature, on mêlait son nom à ceux de Proust ou de Bernanos, on tenait Augustin pour une œuvre majeure, sans équivalent. Mieux qu'un livre, ce roman est « tous les livres » déclarait Franc-Nohain [6]. Il suffit à placer son auteur au plus haut dans le panthéon de la littérature française.

Dès lors les sollicitations de toutes sortes affluèrent. On priait Joseph Malègue à quelques conférences, on le pressait d'écrire à nouveau, on serait heureux de l'éditer s'il venait à publier quelque chose. L'auteur

acceptait cette soudaine notoriété et se pliait de bonne grâce à la rédaction d'articles ou d'essais comme aux interventions dans des colloques théologiques ou littéraires. Mais sa pensée et son ambition était ailleurs. Il s'était attelé à la tâche titanesque d'un second roman, plus volumineux encore que le premier. Ce labeur l'occupait tout entier quand survint la deuxième guerre mondiale, la débâcle et l'entrée des troupes allemandes à Nantes le 19 juin 1940. La santé de Malègue était hélas aussi ruinée que son pauvre pays. Sa femme, médecin, eût tôt fait de lui déceler un cancer irrémédiable de l'estomac. Il composa d'admirables prières « pour temps de calamité » ou « pour l'acceptation de la mort ». Mais le temps et l'énergie lui manquèrent pour achever *Pierres Noires*. Les classes moyennes du salut. Jusqu'à l'épuisement et presque jusqu'au jour de sa mort, le 30 décembre 1940, il dicta le texte de ce nouveau roman. L'œuvre sera publiée en son état d'inachèvement et de manière posthume en 1958.

[1] Cf Jacques Chevalier, Préface à *Pierres Noires*. Les classes moyennes du salut. 1958.

[2] Joseph Malègue, *Le Sens d'Augustin*, p. 6.

[3] Yvonne Malègue, *Joseph Malègue*, Casterman, Tournai-Paris, 1947, p.12.

[4] Egalement ancien élève du collège Stanislas (1873-1883)

[5] Jean Lebrec, Préface à *Sous la Meule de Dieu*, Editions du Chalet, 1965, p.10.

[6] Franc-Nohain, rédacteur en chef de *l'Echo de Paris*, 26 octobre 1933.

Que sait-on du passage de Joseph Malègue à Stanislas ?

Nous sommes en 1895. Félix Faure préside la III^{ème} république depuis le 17 janvier. En octobre, passées les vacances d'été et après avoir obtenu le baccalauréat de philosophie avec la mention très bien, Joseph Malègue entre à 18 ans en classe de Rhétorique Supérieure au Collège Stanislas.

Le Collège d'alors est une véritable institution au cœur de Paris, dont toute l'organisation est ordonnée en vue de l'enseignement et de l'éducation chrétienne de ses élèves. Voici comment le Collège se présente lui-même dans l'annuaire de l'époque [1] :

« L'esprit qui préside à l'ensemble et aux détails est éminemment l'esprit des bonnes familles chrétiennes. Il comprend de la part des maîtres une sollicitude paternelle et un dévouement de tous les instants ; il réclame des élèves une confiance et une docilité filiales, l'amour de l'ordre, l'application à l'étude, une piété sincère, le respect de tout ce qui est bien, en particulier, de l'autorité, des mœurs et du bon ton. On tend à former des hommes se distinguant par la rectitude de leurs principes, la noblesse de leurs sentiments, la fermeté de leur caractère et l'honnêteté de leur vie. ».

Plus loin, dans le même ouvrage, la présentation du règlement démontre encore à quel point l'amour de l'ordre devait régler toute la vie de l'établissement, où chaque élève, sans exception, se devait de porter l'uniforme :

« Le Règlement a pour objet la discipline. Toute discipline repose sur le respect et la soumission dus à l'autorité et sur le sentiment du devoir. L'autorité est l'attribution de toute personne qui a un droit sur les actes et la volonté

d'une autre. Toute autorité vient de Dieu : Omnis potestas a Deo (S. Paul). (...) L'esprit du Règlement est : Ordre, Silence, Travail, Docilité, Respect, Décence, Piété. ».

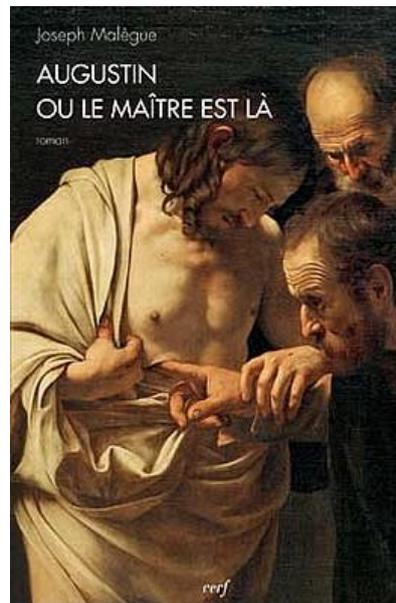
Tel est l'univers ordonné que le jeune Malègue rejoint en intégrant la classe de rhétorique supérieure. L'annuaire de 1897 précise l'ambition et la portée de cette classe au programme généreux. Son objectif est de préparer les élèves aux épreuves de l'École normale supérieure ou à l'examen de licence :

« Etudier avec ampleur et liberté la littérature, la philosophie et l'histoire, achever d'acquérir la pratique des langues anciennes, se former à la traduction précise et à la composition personnelle, s'exercer à la parole dans des conférences, surtout prendre l'habitude de l'effort soutenu et du travail réglé, tel est le profit qu'un élève bien doué et bien intentionné doit retirer de la rhétorique supérieure. On a pensé que la création de cette classe répond à une nécessité de l'heure présente ; plus, en effet, l'on tend à réserver au petit nombre la haute et forte culture des humanités, plus il importe que cette élite trouve aisément sous l'habile direction de maîtres éprouvés, les ressources d'enseignement et l'appui moral dont elle a besoin. »

C'est ainsi que Malègue obtient de bonnes moyennes et est présenté au Concours général de composition française. Il obtient le premier accessit, prix qu'il reçoit des mains du ministre de l'Instruction publique. Un an plus tard, il terminera une licence ès lettres ; mais à la fin de l'année scolaire 1896-1897, une grave pleurésie l'empêchera de se présenter aux épreuves de l'École Normale Supérieure. Toute sa vie sera marquée par les conséquences de cette maladie. Mais cela ne l'empêchera d'être rééditée en janvier 2014 après avoir été cité par le Pape François !

[1] Le pape fait allusion à Joseph Malègue dont le deuxième roman posthume, porte précisément le titre Pierres noires ou les classes moyennes du salut (1958).

Joseph MALÈGUE, ancien élève de Stan cité par le Pape, est aujourd'hui réédité



Augustin ou le maître est là est aujourd'hui réédité aux éditions du Cerf, [832 pages, 30€](#)

Aux premières heures de son pontificat, le pape François citait deux monuments de la littérature française : Léon Bloy et Joseph Malègue. Si Léon Bloy était alors déjà connu d'un large public, ce n'était pas le cas de Malègue ; faute d'être rééditée, son œuvre est en effet demeurée confidentielle pendant de nombreuses années. Aujourd'hui, c'est chose réparée : grâce au pape et aux éditions du Cerf, le grand roman de Malègue *Augustin ou le Maître est là* est enfin réédité ! L'occasion pour nous de vous présenter l'auteur et son œuvre et de ressortir les vieux annuaires de l'école, sur les traces de Malègue...

« Il y a les saints de tous les jours, les saints "cachés", une sorte de "classe moyenne de la sainteté", comme le disait un auteur français, cette "classe moyenne de la sainteté" dont nous pouvons tous faire partie ». Pape François, Homélie à Saint-Paul-Hors-les-Murs, 14 avril 2013. [1]

Paradoxe ! Le grand romancier français que nombre de ses compatriotes continuent d'ignorer est cité par un pape venu du lointain. Faut-il que ce soit un argentin qui vienne arracher à l'oubli ce monument de notre patrimoine littéraire qu'est Joseph Malègue ? Le pape François semble familier de ces grands auteurs catholiques étrangement passés sous silence dans notre pays...

Les références pontificales réveillent des pans entiers de notre mémoire nationale. Peut-être, en cherchant bien, pourra-t-on encore exhumer dans quelques vieilles bibliothèques provinciales, telles de précieuses reliques, quelques exemplaires jaunis d'un ouvrage de Malègue. Mais le moyen le plus sûr d'offrir l'œuvre du grand romancier au large public qu'elle mérite était, sans nul doute, de se lancer hardiment dans l'aventure de sa réédition. C'est chose faite depuis peu...

Le ministère d'aumônier m'avait convaincu du bien que pouvait faire la lecture de grands ouvrages sur des esprits en formation. Je ne manquais pas de diffuser les bons auteurs. J'étais sûr de l'impact d'un Léon Bloy, d'un Bernanos. Plus incertaine était la réception de Malègue. Plusieurs trouvaient le roman trop long et fastidieux. D'autres, au contraire se montraient enthousiastes et dès la lecture achevée, se lançaient avec une fougue persuasive de converti dans la diffusion de l'œuvre de Malègue. Avec ces derniers, nous reçûmes comme un signe du ciel la citation du grand romancier méconnu dans la bouche du pape François. Puisse un si haute autorité redonner faveur à Augustin où le Maître est là, ce fabuleux roman qui ne demande qu'à poursuivre sa carrière dans bien des cœurs, y dispensant ses traits de lumières et les disposant à un acte de foi renouvelé et salvateur.

[1] Le pape fait allusion à Joseph Malègue dont le deuxième roman posthume, porte précisément le titre Pierres noires ou les classes moyennes du salut (1958).

L'œuvre de Joseph Malègue

L'œuvre de Joseph Malègue est dominée par les deux monuments, de taille colossale, que sont ses deux romans.

Augustin où le Maître est là parut d'abord en deux volumes. Comme le constatait déjà Henri Bergson : « C'est un livre tout à fait remarquable dont le seul défaut pour les lecteurs pressés - pour des lecteurs français - est d'être trop long : ce qui explique qu'on n'en ait point parlé comme on aurait dû le faire et comme il le mérite ». Que dire de Pierres noires. Les classes moyennes du salut. ! Malègue n'acheva que les deux premières parties de cette somme gigantesque qui furent publiées de manière posthume en 1958. Quelle taille aurait eu le roman si l'auteur avait pu le mener à bien ? Plus de 1800 pages, dit-on....

En dehors de ces deux géants, l'œuvre de Malègue paraît relativement restreinte. A vrai dire il ne commença à publier que sur le tard, à plus de quarante cinq ans, et s'absorba presque tout entier à la composition de ces deux romans. On lira néanmoins avec bonheur quelques essais à thèmes théologique ou esthétique (Pénombres, De l'Annonciation à la Nativité ...) ou quelques nouvelles dont plusieurs sont heureusement rassemblées dans Sous la meule de Dieu et autres contes. Une bonne partie des œuvres de Malègue sont en fait des écrits, conférences ou brouillons recueillis après sa mort et publiés par les soins de son épouse Yvonne et de son ami et admirateur le plus fidèle Jacques Chevalier. Nous donnons ci-dessous la bibliographie de Malègue telle qu'on peut la trouver sur Internet.

Thèse

> Une forme spéciale de chômage : le travail casuel dans les ports anglais, A. Rousseaux, Paris, 1913.

Romans

> Augustin ou le Maître est là, roman, Spes, Paris 1933.

> Pierres noires. Les classes moyennes du salut, roman, Spes, Paris, 1958.

Essais

> De l'Annonciation à la Nativité, essai, Flammarion, Paris 1935

> Le drame du romancier chrétien, conférence prononcée en 1935 (à l'université de Mimègue, à La Haye dans le cadre des Amitiés françaises internationales, à Ruremonde sur l'invitation de l'Alliance française, à l'université de Louvain), reproduite dans Jean Lebrec, L'Art de la nouvelle selon Joseph Malègue, H. Dessain et Tolra, Paris, 1969, pp. 113-119.

> Petite suite liturgique, essai, Spes, Paris, 1938.

> Pénombres, glanes et approches théologiques, essai, Spes, Paris, 1939.

> Saint Vincent-de-Paul, Librairie de l'Arc, Paris, 1939.

> Le Sens d' "Augustin", Spes, Paris, 1947 (reproduit en appendice posthume dans Augustin ou le Maître est là dans la 9e édition en un volume pp. CCMXXI-CCMXLVI)

Nouvelles et contes

> L'orage, nouvelle publiée dans la revue L'Idée nationaliste et régionaliste, avril 1903, pp. 197-224 et reproduite également dans L'art de la nouvelle de Jean Lebrech, op. cit., pp. 85-89.

> La pauvreté (manuscrit de 1912), publié dans Jean Lebrech L'art de la nouvelle selon Joseph Malègue, op. cit. pp. 93-95.

> Rêverie autour de la peine de mort (manuscrit de 1934), publié dans Jean Lebrech, op. cit., pp. 99-103.

> La mort d'Adam (manuscrit de 1923), reproduit dans Sous la meule de Dieu et autres contes, pp. 43-75, lisible en ligne

> Notes d'urbanisme moral, publié dans La Vie intellectuelle, juillet 1934 et reproduit dans Jean Lebrech, op. cit., pp. 105-109.

> Celle que la grotte n'a pas guérie, reproduite dans Pénombres, Spes, Paris, 1939, pp. 201-234.

> La Révolution, (manuscrit de 1929), publié dans Sous la meule de Dieu et autres contes et dans Pierres noires, pp. 416-442.

> Sous la meule de Dieu et autres contes, Editions du Châtelet, Lyon, 1965. En fait ce volume contient aussi Celle que la grotte n'a pas guérie (qui est également publiée dans Pénombres) et La mort d'Adam ; Sous la meule de Dieu est le dernier écrit de Malègue avant sa mort (il l'acheva en août 1940), et raconte l'histoire d'un avocat de Nantes meurtri par la mort de son fils, blessé grièvement dans les combats de juin 1940, et qui mourra comme un saint.

Le grand roman de Malègue : Augustin ou le maître est là

Le roman fleuve dont la conception occupa près de vingt ans son auteur s'ouvre par une dédicace en latin « Hoc tibi opus adscriptum cuius opera scriptum sorori sponsa (Cette œuvre t'est dédiée à toi, ma sœur, mon épouse qui te dédia à son écriture) » Il était juste que Malègue reconnût la part immense

que son épouse Yvonne avait prise dans l'achèvement de son projet. Il le fit de cette manière pudique masquant sous le latin et l'allusion biblique [1] l'intensité de son amoureuse reconnaissance.

Publié en 1933 en deux tomes, *Augustin ou le Maître est là*, fut édité à partir de 1953 (9ème édition) en un seul volume et augmenté d'un appendice posthume : une conférence de l'auteur sur *Le Sens d'Augustin*. L'édition de 2014 aux éditions du Cerf est la douzième la précédente remontant à 1966. Le roman est composé de huit parties, ce nombre étant peut-être lui-même symbolique, car huit est le chiffre de l'éternité- de l'au-delà des sept jours marquant le temps- et des béatitudes.

1) Augustin Méridier ou le roman de la foi

A travers ces huit étapes nous suivons le héros de son enfance auvergnate jusqu'à sa mort prématurée dans un sanatorium des Alpes à travers sa vie scolaire et universitaire dans le Quartier latin à Paris et à l'Ecole de la rue d'Ulm.

Augustin Méridier est fils d'un professeur agrégé dont la carrière n'est pas en proportion avec sa vive intelligence et d'une mère de souche paysanne à la foi robuste et simple. Son hérité explique sans doute beaucoup du drame qui va se jouer en lui. D'un côté le monde de la raison austère et le miroitement séducteur de la promotion sociale par l'étude, de l'autre l'attachement à une tradition de piété douce enracinée et ancestrale. Augustin est livré à ses deux formes irréductibles et même antagonistes d'émerveillement de l'enfance [2].

C'est l'itinéraire d'un esprit brillant aux prises avec le "problème de l'acte de foi" (R. Aubert) tel qu'il se pose à son époque soumise à la crise moderniste. Nous sommes dans ce temps qu'a si bien décrit Paul Claudel où "tout ce qui avait nom dans l'art, la culture et la science était irrégulier". C'est l'époque de ce "baignoire matérialiste" qui entendait "momifier la religion sous les bandelettes entrecroisées de l'érudition et du doute" (Claudel). Même dans la petite Préfecture de Province (Aurillac probablement) où Augustin fait ses classes dans les premières années du XXème siècle, "un anticléricalisme compact régnait sur les cours du lycée aussi naturellement que le langage argotique, les bourrades, les coups de poings, le débraillé, le cynisme adolescent..." [3]

Aussi est-ce peu à peu, presque insensiblement, comme ces adieux qu'on se dit sur le quai d'une gare et qui s'éternisent, qu'Augustin va prendre congé de la solide piété de son enfance. Malgré la robustesse de ses sentiments religieux et la résistance de leur métal à toutes les thèses inverses, il cèdera à l'orgueil intellectuel. Le roman de Malègue se présente dès lors comme le « roman de la foi ». Son héros traversera la fierté d'une certaine notoriété intellectuelle, l'ivresse de l'amour pour la charmante et très noble Anne de Préfaïlles, les promesses de l'élévation sociale dans la fréquentation du salon des Sablons, la vue de la déchéance alcoolisée de son ami Vaton : rien de tout cela ne sera décisif pour son retour à la foi. Il faudra l'expérience de la douleur, de la culpabilité et de la mort pour arracher à Augustin l'ultime confession. Il faut ce cric, dirait Claudel. « Rien n'est fait dans la science de la vie tant qu'il reste à y

intégrer la mort » avait dit Malègue par la bouche de son héros. « La mort c'est la présence de Dieu pour dans quelques heures. C'est le plus grand des Sacrements... » [4]confesse superbement Christine, la sœur d'Augustin, alors que son enfant est à toute extrémité. Bébé mourra effectivement de cette maladie qu'Augustin a lui-même contractée et peut-être transmise à son neveu. Cet évènement est le nœud du drame intérieur, qui secoue Augustin et les prémices de son retournement final. Les figures de sainteté de sa mère et de sa sœur Christine, mère de Bébé, jouent également un rôle décisif. Leur posture toute chrétienne face aux mystères de la vie et de la mort marque profondément Augustin. Pour elles en effet « la grande douleur des départs éternels ne faisait qu'épaissir autour de certains moments privilégiés la gravité générale de toute vie » [5]...

Mais c'est, au Sanatorium de Leysin, l'intervention admirable de son brillant et fidèle ami Largillier, qui entraînera irrésistiblement Augustin agonisant à l'acte de foi. Ce condisciple de l'Ecole Normale, physicien surdoué et promis à quelque prix Nobel, était devenu jésuite. Dans son long dialogue avec son ami tuberculeux, il le remet en face à la sainte Humanité du Christ. Car dit-il « Loin que le Christ me soit inintelligible s'il est Dieu, c'est Dieu qui m'est étrange s'il n'est le Christ ». Cette affirmation est assurément une clef de l'aventure spirituelle à laquelle Malègue à travers Augustin, invite chacun d'entre nous.

2) La réception d'Augustin

Yvonne Malègue dans le livre qu'elle consacra en 1947 à son défunt mari évoque la correspondance abondante et enthousiaste que suscita la parution d'Augustin ou le Maître est là. Le roman rencontra chez nombre de ses lecteurs une résonance forte et durable. Il transforma des vies. Il était de ces livres dont la lecture fait date dans une existence. Pour qui ouvre le roman il doit savoir qu'il y aura dans sa vie un avant et un après Augustin. Nulle part n'était mieux exposé le terrifiant débat de l'âme aux prises avec la question de Dieu. « Je voudrais, écrit Charles Moeller, que tout jeune chrétien qui connaît quelque difficulté dans sa foi s'enferme quelque jour pour lire ou relire, lentement respectueusement le livre admirable qu'est Augustin » [6]. Le Père Ambroise-Marie Carré confesse que durant l'été 1934 il laissa en plan ses études de théologie subjugué qu'il fut par la lecture d'Augustin, ouvert par hasard, mais aux pages duquel il ne put s'arracher. Il range Malègue avec Thomas d'Aquin, Lacordaire, Péguy, Bernanos au nombre de ces maîtres que Dieu lui a donnés. « Des livres existent, écrit-il en effet, que vous ouvrez par curiosité, sans savoir que vous ne les refermerez que pour de brefs instants, les reprendrez avec fièvre et, les ayant terminés, les garderez comme les compagnons d'heures précieuses entre toutes » [7]. L'impression fut si forte qu'il se rendit même à Nantes pour rencontrer Malègue, ce « clinicien des cœurs » qui l'avait tant nourri de sa substance.

Proust et Balzac

Quelques critiques littéraires, au temps de sa parution, signalèrent Augustin ou le Maître est là comme un monument de la littérature française. Gaston Gallimard déclara qu'il aurait été fier d'avoir été l'éditeur

d'un tel roman et demanda qu'on lui signalât tout autre projet de l'auteur [8]. On compara Malègue à Bernanos, à Mauriac, mais surtout à Proust. « Ce livre est le plus grand roman qui ait paru en France depuis A la recherche du temps perdu » écrit par exemple Jacques Madaule [9]. Plusieurs journaux publient d'ailleurs des articles sur Malègue avec ce titre évocateur : Un Proust catholique [10].

On pourrait tout aussi bien penser à Balzac, tant Malègue excelle, comme son illustre devancier, à dépeindre un état de la société, le milieu paysan, ou le milieu de la petite bourgeoisie de province. C'est magnifique de contempler avec quel art le romancier nous fait plonger dans le grand calme solennel de ce monde rural et entrevoir « un morceau de ciel d'où coule ce bonheur spécial, dit dominical, à qui l'invisible soleil communique avant la messe un ton d'oisiveté heureuse ».

Il y a dès les premières pages d'Augustin, une sorte de nostalgie, de poignante langueur, d'attirante grisaille, un puissant murmure de monotonie comblée, une description précise de « ces tristesses qui ne veulent pas être consolées » auxquelles on ne peut ni se résoudre ni s'arracher. Dehors les murs fatigués de veiller autour de trop minuscules héritages avaient croulés de pur ennui ... Le temps qui ne savait couler commodément qu'au ras du sol, par le canal des rues, là où il trouvait des maisons à mordre s'était arrêté pour les hautes pierres de l'Abbatiale, les laissant intactes dans leur amorphe azur. Dans l'église, le décorum des plus pieuses cérémonies ne peut empêcher que « tout défaille de mélancolie inexaucée, languissante et heureuse ». En ville tout va son cours ordinaire, calmement horizontal. A la maison des meubles graves présentent une immobilité si noble que serait blasphématoire l'idée de les faire servir... Malègue a le génie de dépeindre à merveille ces atmosphères lugubres dont se dégage une inexplicable sérénité. On en trouve un exemple époustouflant dans la nouvelle Celle que la grotte n'a pas guérie où Mlle Noémie respire à plein poumon ce même air de contrainte, de pluie et de pauvreté et où la sainte Jeannette se laisse aller comme une épave étourdie de solitude de deuil et de docilité [11].

L'art consommé du romancier fait abonder les métaphores, mêlant subtilement les témoignages des sens, et multipliant les adjectifs. Dans la merveilleuse description du déjeuner aux Sablons qui ouvre le deuxième tome du roman, on entend le pépiement d'un oiseau solitaire criblant le silence de ses piqûres ; on se réchauffe à un soleil onctueux de Jardin ; on hume ces fleurs qui exhalent cet enivrement de se sentir aimé qui est l'essentiel de leur parfum ; on s'amuse du maître de maison M. Degrés des Sablons proférant des banalités avec une voix effleurant le solennel et plongeant jusqu'aux racines de l'honneur ; on admire surtout la grâce d'Anne de Préfailles, désignant ce velouté de pâleur et d'ombre qui était son visage : Anne de l'Apparition.

Si une certaine reconnaissance littéraire lui fut acquise, on peut bien dire aussi qu'elle ne fut pas ce qu'elle aurait dû être. Certes Malègue obtint le prix Claire-Virenque, prix de littérature spiritualiste, doté de 3000 francs. Certes il se constitua une sorte de club d'admirateurs fervents. Mais sa notoriété ne dépassa guère un cercle restreint et n'atteint jamais le grand public. Aucun des grands prix littéraires ne

lui fut attribué et Malègue tomba vite dans l'oubli. Il est vrai que, lorsqu'Augustin parut, Malègue avait près de soixante ans et qu'il ne lui restait que sept ans à vivre. Il mourut durant la guerre et la débâcle et c'est la radio de Vichy qui lui rendit hommage... Il fallut attendre 18 ans pour que sorte son deuxième roman, lui aussi fort volumineux, quoiqu'inachevé, Pierres Noires. Les classes moyennes du salut. Tous ces éléments ne facilitèrent pas beaucoup l'accueil large et la reconnaissance unanime que l'œuvre de Malègue mérite pourtant.

3) La « théologie » d'Augustin

C'est sans doute du côté des théologiens que l'intérêt pour Joseph Malègue fut le plus grand. Le pape Paul VI lui-même confia à Jean Guitton qu'il fut un lecteur passionné d'Augustin et lui rapporta cette anecdote significative : « Un de mes amis me racontait que le livre de Malègue l'avait tellement séduit qu'il n'avait pas pu dormir de la nuit : il avait passé la nuit à le lire, c'était notre propre histoire de l'âme qui y était racontée. Malègue a fait un autre livre, sur les saints des classes moyennes. Je ne l'ai pas lu, je suis sûr que c'est un très beau livre » [12]. Le pape François semble communier avec son prédécesseur dans l'admiration pour le grand auteur français puisqu'il cite à son tour ces fameuses « classes moyennes de la sainteté » [13].

a) L'Hagiologie

L'expression à laquelle se réfère le pape François, quoiqu'elle devienne le thème majeur du deuxième roman de Malègue, Pierres Noires. Les Classes moyennes du salut, se trouve déjà dans Augustin. Dans le chapitre "L'office des morts", alors qu'Augustin est entouré par trois femmes (sa mère, sa sœur Christine et la Mère Rambaud) toutes accaparées par les soins d'un bébé agonisant, il admire leur piété aussi inébranlable que simple et spontanée. Dieu leur « était calmement et naturellement doux ». Cette sérénité tranche avec les tourments religieux d'Augustin. Malègue note : « Quelques âmes ne perdent jamais le sentiment de la paternité de Dieu. Mais d'autres ont besoin d'intermédiaire lyrique entre le désespoir et la soumission. [Augustin] eût été de la sorte, ne se serait soumis qu'à travers une exaltation. Sa vieille idée que le seul terrain d'exploration correcte du phénomène religieux est l'âme des Saints lui parut insuffisante. Les âmes plus modestes comptaient aussi, les classes moyennes de la sainteté. » [14]

Cette vieille idée à laquelle Malègue fait référence est celle de l'hagiologie. Il s'agit de considérer la vie des saints comme la preuve la plus ajustée aux intelligences contemporaines et le meilleur champ expérimental pour saisir une certaine pénétration du divin dans les réalités terrestres. « La spécificité des phénomènes de sainteté a été très lentement reconnue par les psychologues positifs. Ils les considèrent dans le grand chapitre des troubles mentaux. Le progrès scientifique qui consiste à différencier une réalité nouvelle au sein d'un réel qu'on croyait homogène s'est très tardivement opéré ici » [15]. A la décharge des psychologues il faut reconnaître que la plupart d'entre eux n'avaient jamais rencontré de saints. Ils devaient explorer des terres prodigieusement nouvelles pour eux. L'expérience des saints bouleverse les routines scientifiques les mieux assises.

Augustin est l'interprète de Malègue quand il déclare que la vie de saints est le terrain où l'on peut toucher l'absolu dans l'expérimental. « Je pense à une hagiologie » [16] dit-il. Il évoque Thérèse de Lisieux, cette sainte tant aimée de Malègue [17]. Peut-être pense-t-il aussi à Saint Vincent de Paul dont Malègue a écrit la vie [18]. A l'un de ses admirateurs, suisse protestant, Malègue précisera : « Qu'il y ait là dans la vie des Saints, le chemin ou trouver cette fameuse preuve expérimentale, qu'après Hamelin, l'intelligence contemporaine tend à exiger de Dieu, c'est ce dont William James, un protestant, eut le premier l'idée vive. Bergson l'a reprise dans les Deux Sources. N'en laissons point s'émauser le prodigieux relief » [19]

Les classes moyennes de la sainteté

Pourtant l'hagiologie ne saurait réduire ses investigations aux seuls saints canonisés. Ce ne sont pas seulement quelques âmes suprêmes qui sont son domaine. Mais cette immense cohorte que Malègue nomme « les classes moyennes de la sainteté » et dont la mère et la soeur d'Augustin sont d'admirables représentantes.

Depuis sa thèse en droit sur le travail casuel dans les ports anglais, les questions d'économie politique passionnent Malègue. Ses romans traduisent une proximité avec toutes les classes laborieuses de la société qui, certes, ne se recoupent pas entièrement avec les classes moyennes de la sainteté, mais où celles-ci se recrutent en plus grand nombre.

Dans son second roman, Malègue définira lui-même ce qu'il entend sous cette étrange expression de sociologie théologique : « Les classes moyennes de la sainteté sont définies par un compromis, un moyen terme, entre bonheur terrestre et Amour unique de Dieu qui fait le saint ». D'un roman à l'autre il semble que les classes moyennes de la sainteté aient connues une considérable extension, brassant des populations beaucoup plus larges. On le constatera d'après les trois définitions suivantes :

- 1) « Les classes moyennes de la sainteté sont celles pour qui la justice et le surcroît [20] se présentent ensemble sur l'échelle des préférences et des préoccupations, et le surcroît passe quelquefois le premier ».
- 2) Ce sont tous ces gens qui sont comme parqués en de grand corps aux puissantes structures, à qui ils doivent presque tout d'eux-mêmes, de leur nourriture à leur langage, à leur pensée, sauf cette fine pointe de l'âme et ce silence intérieur qui persiste à échapper à leurs conditionnements extérieurs et à leur accaparement par le groupe.
- 3) « Les classes moyennes de la sainteté ce sont celles qui ne sauraient s'intéresser à une prédication qui ne tiendrait nul compte des intérêts terrestres, des conditions du bonheur matériel et de son harmonie finale avec celui du ciel »

Finalement on pourrait dire que « ces classes moyennes du salut » sont le corollaire et la conséquence de cette affirmation de saint Thomas d'Aquin qu'Augustin a entendu de la bouche de Largillier et qui le hantera jusqu'à la fin : « Dieu ne laisse pas errer jusqu'à la fin ceux qui, le cherchant dans la bonne foi de leur coeur, ne l'ont pas trouvé. Il enverrait plutôt un ange... » [21] Assurément Largillier fut cet ange de Dieu pour Augustin au seuil de la grande et miséricordieuse mort.

b) Ce que le Christ ajoute à Dieu

En effet, si le témoignage sobre et inconscient de sa mère et de sa sœur fut déterminant pour le retour d'Augustin à Dieu, on sait que c'est Largillier qui devait parvenir à sa conversion finale. Le brillant jésuite prononça au chevet de son ami cette phrase décisive et énigmatique : « Loin que le Christ me soit inintelligible s'il est Dieu, c'est Dieu qui m'est étrange s'il n'est le Christ ». Cette sentence, Malègue y reviendra plus tard et l'explicitera dans son ouvrage *Pénombres* dont le premier chapitre porte ce titre significatif : « Ce que le Christ ajoute à Dieu ».

« Dieu de Jésus-Christ, non pas des philosophes et des savants » s'écriait Blaise Pascal, dont Malègue est évidemment très proche. Le titre lui-même, *Pénombres*, semble concentrer la célèbre pensée de Pascal : « il y a assez de clarté pour qu'on puisse croire et assez d'obscurité pour qu'il faille croire ».

Comme l'a bien montré le théologien de Louvain Charles Moeller, ce qui sera décisif dans la conversion finale d'Augustin ce sera la conjonction de trois pénombres : pénombre de la Passion, pénombre des Ecritures, pénombres de la vie même d'Augustin . Dans les trois cas Dieu accepte de jouer en sourdine. Il accepte de se livrer au « déterminisme des causes secondes » [22].

Jésus en sa passion se laisse faire il est le jouet des passions mesquines et de ses bourreaux, sa divinité toute-puissante s'abandonne à ce « déterminisme de sueur et de sang » (Moeller). « Jamais je ne contemplerai assez l'abîme de la sainte Humanité de mon Dieu, dit admirablement Largillier, la pesanteur joue sur lui. Pour lui aussi les pierres sont dures et les madriers lourds » [23]. Il est ce doux Jésus, Maître de la Souffrance qui a bu jusqu'à la lie le tragique des minutes dernières [24]. C'est la Pénombre de la Croix.

La Parole de Dieu est consignée dans les Saintes Ecritures par des témoins qui ignorent tout des exigences de la critique moderne et qui écrivent selon les lois et les modes de leur culture pré-scientifique. Dieu abandonne son témoignage aux déterminismes de cette civilisation donnée. « Il n'a pas devancé l'évolution intellectuelle et matérielle des hommes à qui il a confié la tâche de parler de Lui » [25]. Il nous offre pour témoigner de Lui ces pauvres textes désarmés et si doux, hachés par le rationalisme moderne. En acceptant que sa Parole se coule en des textes « qui offrent innocemment le cou au couteau de la critique réductrice » [26]. Dieu accepte en quelque sorte de s'immoler une seconde fois. C'est la Pénombre de la Révélation.

Augustin Méridier est frappé par des évènements qui le dépassent, cruels et arbitraires. Il est livré à son tour au déterminisme des causes secondes. Mais sous-jacent à cette dérive sans signification apparente, il y a le Dieu caché. « Tous ces mécanismes impassibles du monde, rien n'est plus facile que d'en croire Dieu absent. » lui dira Largillier [27]. Telle est la pénombre essentielle qui en toute vie tout à la fois cache et dévoile le Créateur. « La forme sous laquelle Dieu nous tend la main est celle-même qui rend cette main invisible (...) Dieu accepte et ménage cette petite causalité libre qu'est une âme, son jeu spontané, les organes de transmission qu'elle s'est elle-même constitués... » [28] « Même nos rapports avec la Cause Première prennent des formes régies par les causes secondes et c'est une des idées auxquelles je tiens le plus » [29] écrira Malègue à un de ses admirateurs.

c) Vertu de foi et péché d'incroyance

Sous sa forme romancée, Augustin pose le Problème de l'acte de foi, selon le titre de la célèbre et monumentale étude de Roger Aubert. Ce théologien belge de Louvain considère Malègue comme l'un de ses pairs et lui consacre de nombreuses pages élogieuses. Malègue a exposé les principes théologiques qui régissent sa pensée sur l'acte de foi dans son ouvrage *Pénombres* dont la deuxième partie s'intitule précisément : « Vertu de foi et péché d'incroyance ». Il y montre comment la foi est une vertu fondée, libre et aidée. C'est dire qu'elle fait jouer harmonieusement l'intelligence, la volonté et la grâce. « Restituer aux choses leur complexité substantielle, c'est à la fois de bonne méthode scientifique et d'exacte orthodoxie, ce que l'on a toujours vu aller ensemble » écrit Malègue.

Il insiste sur le nécessaire travail de l'intelligence. On a souvent noté comment chez Augustin, à l'encontre de nombre d'adolescents, ce ne sont pas les sirènes de l'érôs qui luttent contre Dieu. Les seuls motifs intellectuels semblent l'attirer de leurs appâts. Même le drame sentimental que connaîtra Augustin auprès de Mlle Anne de Préfailles ne semble pas altérer le drame essentiellement intellectuel qui se joue en lui, « une pure crise de la pensée et non point le banal drame de la chair opposée à la foi ».

Malègue insiste beaucoup sur le nécessaire travail que requiert la foi. Comment peut-on rencontrer des êtres cultivés dont le niveau ne dépasse pas en fait de religion celui d'un catéchisme de persévérance ! « Sur l'immense recherche théologique, ils n'ont jamais ouvert la moindre lucarne de leur âme » [30]. Pourtant « toute formation religieuse doit être une école d'énergie. Jamais une prière ne compensera une indolence » [31]. Car il n'y a pas de symétrie entre croyance et incroyance. Comme le note Largillier : « une croyance inentretenue s'écroule. Une incroyance somnolente demeure » [32]. C'est bien pourquoi il peut y avoir un péché d'incroyance. « Beaucoup, les plus nombreux peut-être, estiment que la foi est un phénomène à peu près involontaire, spontané sans mérite aucun. On la trouve dans la forme de sa sensibilité, ou dans son héritage familial et social. Au fond on la possède un peu comme on le nez aquilin et les yeux bleus, et son absence n'est pas plus à compter pour faute qu'un nez camus ou des yeux noirs. On la possède ou non, et c'est tout. Eux ne la possèdent pas et c'est tout encore... » [33]. On peut dire que le roman Augustin est de part en part une réponse à cette conception passive de la foi.

Le péché d'Augustin ?

S'il existe un "péché d'incroyance" on peut se demander où est la faute morale d'Augustin dans sa perte de la foi. On ne peut pas lui reprocher d'avoir cédé à quelque appétit temporel encore moins charnel. C'est un processus purement intellectuel qui le conduit à l'incroyance. Encore doit on ajouter qu'il a conduit sa recherche avec rigueur et honnêteté. Loin de s'appuyer sur la critique biblique de son époque, fondamentalement hostile au christianisme, il en perçoit les lacunes et les préjugés. Il a pu par lui-même constaté que le rationaliste manie l'hypothèse encore bien davantage que le croyant. Il a même publié durant la guerre (14-18), dans une revue suisse, un article remarqué sur les « Paralogismes de la critique biblique ». Mais alors où le bas blesse-t-il ? Quelle part d'erreur doit-on imputer à Augustin ?

Malègue a tenté de répondre à cette question dans sa conférence Le Sens d'Augustin. Il avance plusieurs pistes que nous résumons ici.

D'une part Augustin est coupable de manque de patience envers les faits, de défiance envers les phénomènes de l'affectivité, de manque de cette humilité docile, vertu intellectuelle et morale à la fois, inhérentes aux bonnes méthodes expérimentales.

D'autre part, de son ascendance de paysan cantalien, il tire une certaine ivresse de sa réussite intellectuelle et sociale. Il a au fond de lui, en beaucoup plus intelligent, la dureté cassante et hautaine de l'abbé Bourret.

Enfin, il cultive une certaine satisfaction de sa souffrance intellectuelle. Ses angoisses métaphysiques, en l'élevant au dessus du commun, l'isole superbement dans « une de ses tristesses qui n'aime pas d'être consolées ».

Mais au-delà de ces trois traits peccamineux, bien plus profondément, d'autant mieux masquée qu'elle est plus banale, il y a cette tendance à céder à l'esprit collectif, à l'ambiance intellectuelle du moment. Or l'ambiance de l'époque d'Augustin est à ce scientisme matérialiste qui déserte le métaphysique pour l'expérimental [34]. Malègue insistera encore sur ce dernier point dans sa correspondance : « Je crois que le péché social ici est essentiel. Le courant positiviste est immense et comme spontané dans l'atmosphère spirituelle contemporaine. Et l'on ne se rend même pas compte que le catholicisme peut répondre à ses exigences en ce qu'elles ont d'intellectuellement légitimes... ce que j'ai tâché de décrire et d'étudier, c'est la manière dont la crise de la foi a les plus grandes chances de se présenter aux intelligences contemporaines, nourries de positivisme et d'historicisme... »

Si c'est un processus tout intellectuel qui conduit Augustin à l'incroyance c'est par un processus similaire qu'il y reviendra au terme de sa vie. Il faut ici innocenter entièrement Malègue dans ce procès en fidéisme qu'on lui a si souvent intenté. Bien sûr le retour à la foi d'Augustin n'a pas été possible sans l'expérience de la douleur et de la mort. Mais ces réalités aussi font partie du champ de l'expérimental. Le postulat

positif est fait d'une substance si dure qu'il faut le coup de massue de la souffrance pour démolir ses moellons [35]. Le rôle de la douleur n'est pas de pallier l'absence d'arguments rationnels mais de démanteler la forteresse qu'une intelligence non instruite par l'expérience de la souffrance s'est bâtie. Jamais Augustin n'acceptera que Dieu prenne sa revanche avec les cartes truquées de la mort. Jamais il n'acceptera de soumettre ainsi son intelligence aux vagues sentiments de peur ou d'hébétude de son cœur. C'est son intelligence qui devra reconnaître ces éléments sentimentaux comme essentiels et les réintégrer dans son domaine. Pour Augustin comme pour Malègue aucune démission de l'intelligence n'est envisageable.

d) Le Maître est là

Le titre du roman pourrait bien être la clef de sa compréhension profonde. Il y a d'une part le prénom d'Augustin qui, pour classique qu'il soit dans le milieu rural du début du XXème siècle, est probablement aussi pour l'auteur une claire allusion à saint Augustin, le docteur de la nature et de la grâce. D'autre part l'expression « le Maître est là » est une citation de l'évangile selon saint Jean située dans le chapitre sur la résurrection de Lazare. C'est Marthe, l'affairée, qui vient dire secrètement à sa sœur Marie : "Le Maître est là et il t'appelle."(Jean 11,28). Nous voilà donc par ces quelques mots placés devant la double question de la présence du Seigneur et de ses appels.

Dès l'enfance Augustin a ressenti presque physiquement la présence du Seigneur. Durant les vacances, des séjours dans les hautes terres du Cantal, au domaine des Planèzes, ouvrent à Augustin des horizons nouveaux. La montagne est le lieu où Dieu parle, favorable aux premiers élans mystiques. Le grand vent frais qui souffle sur les terres, les scènes de tendresse familiale, l'odeur de pain bis et la rugosité des draps, la piété maternelle, tous ces traits, admirablement ciselés par l'art du romancier, marquent la jeune sensibilité de notre héros. L'enfant de sept ans perçoit au cours des voyages « l'amplitude silencieuse et disproportionnée des bois, mêlés à des sons de prière et de sommeil. Tout en vous intimidant, elle faisait entrer en vous une douce confiance dont on s'apercevait seulement qu'elle était là sans qu'on l'eût sentie venir. Elle allait chercher au fond de vous, pour le caresser et l'assoupir, quelque chose qui était peut-être bien votre âme, tant c'était profond. Elle vous calmait, vous baignait par en dedans, vous donnait l'envie de ne plus parler, vous inspirait de vous recueillir, comme disent les grandes personnes, et aussi de vous confier à des bras immenses, qui vous auraient pris et soulevés de terre pour vous emporter en vous berçant. ». Dans cette atmosphère il devient presque palpable que « le Maître est là ».

Comme contrepoint à ses élans vers les hauteurs, les plateaux du Cantal sont aussi le domaine du rude réalisme paysan, rusé et utilitaire, bougnat. Attachement terrien, envol mystique : toutes ces fortes impressions, ces inclinations diverses et ses influences contradictoires se mettent en place dans l'âme du petit Augustin. C'est le jeu de la nature et de la grâce obstinément entretenues. Thème augustiniens s'il en est, et malèguien aussi.

L'appel

Durant la convalescence d'une grave maladie, Augustin, adolescent, lit par hasard le Mystère de Jésus de Pascal et sent monter en lui l'appel à la consécration de sa vie dans le sacerdoce. Cette question de la vocation le taraudera de sa treizième à sa seizième année. Augustin se sent aimé, sollicité, choisi. Il sait qu'il tient sa vie entre ses mains. S'il ne répond pas à cette voix qui le mande ce n'est pas par manque de foi. « Entre cette voix et celui qu'elle poursuit, s'interpose un bouclier mou, fait de plat sens commun et de prudence humaine, qu'elle ne traversera pas » [36]. Il y a la caresse du relatif. « De bien petites choses en vérité, sans proportion avec l'immense : toute sa carrière terrestre, les grands concours, les réalisations déjà commencées... Elles jouent l'adresse et la prudence, et même le dévouement religieux : « Quand tu auras conquis ces titres, et puis ces autres, et puis encore ceux-là, avec quelle autorité ne parle-ras-tu pas au nom du Christ ? Comme on t'écouterà ! » Levée en masse des arguments et des défenses pour le bonheur en danger. D'autres motifs aussi, d'une sorte plus chaude : les chastes tendresses, les fiançailles inépuisables, toutes les symphonies de la joie. Aucun nom sur ces préfigurations passionnées, rien qu'une direction obscure où tendent d'essentiels désirs. Oh ! les terrifiants moments, où Dieu confie véritablement aux hommes, avec la tâche de créer leur vie, une délégation de la Causalité ! » [37]

Entre Augustin et Dieu il y aura désormais ce regret à demi-conscient, ce souvenir d'un refus de jeunesse. Beaucoup de ses amis répondront positivement à l'appel du Seigneur. Paulin Zeller et René Bernier, camarades de Lycée, entreront au séminaire. La Marie de chez-nous, premier émoi sentimental du jeune Augustin, se cloîtrera chez les Clarisses et bien sûr Largillier, le plus doué de tous, deviendra jésuite. Autour d'Augustin chacun de ces personnages gravite comme un obscur rappel de ce refus qui a comme plié sa vie. Car quand les avances divines sont repoussées, les jeux sont faits. Comme le dira magnifiquement Largillier, on ne met pas Dieu au second rang [38]. Pour préserver leur vie menacée par la tuberculose, les hommes sont capables de trancher tous liens. Ils abandonnent tout, vie, carrière, relations et se réfugient au sanatorium. « On ne conserve pas Dieu à un prix moindre » dit Largillier. De la bouche de son ami jésuite, Augustin s'entend à demi-mot reproché de n'avoir pas eu l'audace nécessaire au moment décisif, le courage de s'engager en répondant au Maître qui l'appelait. Finalement Augustin fait bien partie de ces classes moyennes du salut chez qui l'attrait du surcroît l'emporte sur l'impérieux appel du Royaume et de sa justice.

De fait, juste après avoir décliné l'impérieux appel divin, Augustin voit sa foi chanceler à la faveur d'une lecture de la célèbre et redoutable Vie de Jésus de Renan. Certes, son énorme édifice de croyances et d'habitudes morales ne s'effondre pas d'un coup. Mais l'esquive de sa vocation a inscrit en lui une lézarde irréparable. Comme le note avec justesse Charles Moeller : « le refus de l'appel a rompu l'unité intérieure d'Augustin » [39].

L'appel ressurgira dans les derniers jours de la vie d'Augustin, lorsque la maladie lui aura enlevé tous les motifs pour lesquels il avait résisté en sa seizième année : les conquêtes de l'esprit, la brillante carrière, les douceurs de tendresses humaines... Alors on comprendra que durant ses longues années d'errance hors des chemins de la foi, à aucun moment la présence divine et le sourd travail de la grâce ne lui avaient fait défaut. Entre les deux pics palpables de sa seizième et de sa dernière année, dans la pénombre mécréante de la vie d'Augustin, plus insensiblement, mais non moins réellement Dieu était présent. Telle est bien l'intuition centrale et très augustinienne du roman : l'humilité de Dieu qui accepte de se tenir masqué dans le complexe réseau des causes secondes. La grâce divine qui, sensible à de certains moments, se coule néanmoins pour le reste dans la trame des jours, laissant ignorer aux vies qu'elle baigne de toute part qu'à tout moment « le Maître est là ».

[1] L'expression « ma sœur, mon épouse » est une allusion au Cantique des Cantiques (cf Ct 4,9.10.12 ; 5,1) et renvoie donc aux sentiments fervents du Bien aimé

[2] Augustin, Matines, p. 11

[3] Augustin, Le temps des rameaux nus, p. 82

[4] Augustin, L'office des morts, p. 672. Malègue a laissé comme son dernier écrit le Plan d'une prière pour l'acceptation de la mort, publié par son épouse Yvonne en 1949.

[5] Ibid.

[6] Charles Moeller, Littérature du XXème siècle et christianisme, II, la Foi en Jésus-Christ, Casterman, 1952 p 219

[7] Ambroise-Marie Carré, op Ces maîtres que Dieu m'a donnés, Cerf, 2003, p. 90

[8] Lettre du 23 décembre 1933, citée par E. Michaël, Joseph Malègue, op. cit., p. 70.

[9] Jacques Madaule, Bulletin Joseph Lotte, 1er décembre 1933.

[10] J. Soulairol, Vie Catholique, 26 août 1933 ; Jeanne Ancelet- Hustache, Nouvelles Littéraires, 9 décembre 1933

[11] La nouvelle « Celle que la grotte n'a pas guérie » est publiée à la fin de Pénombres, 1939, et reprise dans Sous la meule de Dieu et autres contes, 1965

[12] Jean Guitton, Paul VI secret, p. 79.

[13] Pape François, Homélie à Saint- Paul-Hors-les-Murs, 14 avril 2013. Le pape est revenu sur ce thème dans l'Interview qu'il a accordé en août 2013 aux revues culturelles jésuites : « Je vois la sainteté du Peuple de Dieu, sa

sainteté quotidienne. C'est une " classe moyenne de la sainteté" dont tous peuvent faire partie, celle dont parlait Malègue »

[14] Augustin, l'office des morts, p. 668

[15] Pénombres, p 62-63

[16] Augustin, Les plus heureux jours, p. 163

[17] Yvonne Malègue op.cit p. 24

[18] Malègue, Vie de Saint Vincent de Paul, librairie de l'Arc, 1939

[19] Cité in Yvonne Malègue op.cit. p. 33

[20] Cf « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt 6,33)

[21] En fait l'affirmation est même reprise trois fois dans le roman. Une première fois par Largillier (Paradise Lost, p. 327) puis une deuxième fois par Augustin lui-même lorsqu'il pressent qu'Anne de Préfailles pourrait être cet ange venu de Dieu (Canticum Canticorum p.534) et une dernière fois encore par Augustin qui a compris que Largillier était l'ange annoncé (Sacrificium Vespertinum p. 775)

[22] Cf Charles Moeller, Littérature du XXème siècle et christianisme, II, La Foi en Jésus-Christ, Casterman, 1953, p 275

[23] Augustin, Sacrificium vespertinum

[24] Augustin, L'office des morts

[25] Pénombres, 1939, p. 116

[26] Malègue, Le Sens d'Augustin

[27] Augustin ou le Maître est là, II, p. 486

[28] Malègue, Pénombres, Spes, 1939, p 99

[29] Cité in Yvonne Malègue op. cit p. 33

[30] Ibid. p 113

[31] Ibid. p 135

[32] Augustin, *Sacrificium vespertinum*

[33] Ibid p 142

[34] Cf Malègue, *Le Sens d'Augustin*, p 824-825

[35] Malègue, *Le Sens d'Augustin*, p 824-825

[36] Augustin, *L'arbre de science*, p. 117

[37] Ibid p. 116

[38] Augustin, *Sacrificium vespertinum*, p 795

[39] Charles Moeller, *op cit* p. 255